PHILIBERT COMMERSON,

NATURALISTE VOYAGEUR.

ÉTUDE BIOGRAPHIQUE.

Paris. — Imprimé par E. THUNOT et Cᵉ, rue Racine, 26.

PHILIBERT COMMERSON,

NATURALISTE VOYAGEUR.

ÉTUDE BIOGRAPHIQUE,

LUE A LA SÉANCE DE RENTRÉE DE L'ÉCOLE SUPÉRIEURE
ET DE LA SOCIÉTÉ DE PHARMACIE DE PARIS RÉUNIES,
LE 14 NOVEMBRE 1860;

PAR PAUL-ANTOINE CAP,

MEMBRE ASSOCIÉ DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE,
DES ACADÉMIES DE TURIN, FLORENCE, VENISE, LYON, MACON, ROUEN,
CAEN, NANCY, ETC.,
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR.

PARIS,
VICTOR MASSON ET FILS, LIBRAIRES,
PLACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE.

1861

PHILIBERT COMMERSON,

NATURALISTE VOYAGEUR.

ÉTUDE BIOGRAPHIQUE.

Justum et tenacem propositi virum.
(HORAT.)

Vers le milieu du XVIIIe siècle, un jeune naturaliste, plein de zèle, d'ardeur et de savoir, employait ses rares loisirs à composer un ouvrage ayant pour titre : Le *Martyrologe de la botanique*, et il écrivait à l'un de ses amis qu'un jour, sans doute, il figurerait lui-même dans cette triste et glorieuse nomenclature. Sa prévision devait fatalement se réaliser, car il mourut à l'âge de quarante-six ans, épuisé de travail et de fatigues, séparé par tout un hémisphère de sa famille, de ses amis, de son pays natal, en léguant à sa patrie les fruits de ses laborieuses recherches, ainsi que l'exemple d'une courte et pénible existence, dévouée tout entière à l'étude de la nature.

Ce naturaliste était PHILIBERT COMMERSON, nom justement célèbre dans les fastes de la science, bien que l'homme illustre qu'il représente soit personnellement trop peu connu. Ses découvertes sont des plus nombreuses et des plus importantes; ses collections, qui existent encore au Muséum de Paris, figurent parmi les plus précieuses richesses que possède cet établissement. On ne trouve quelques détails sur sa vie que dans un

Éloge que l'astronome Lalande publia, en 1775, dans le *Journal de Physique* de l'abbé Rozier. Cet éloge est la source à laquelle les biographes ont tous recouru, tantôt en le copiant, tantôt en l'abrégeant avec plus ou moins d'habileté et d'exactitude. J'y ai puisé moi-même d'intéressants détails; toutefois, d'autres documents sur ce noble martyr de la science restaient épars dans sa correspondance, dans les papiers, dans les souvenirs rassemblés par sa famille, dans les archives du Muséum, ou dans quelques recueils aujourd'hui devenus assez rares.

Presque compatriote de cet homme si recommandable, je me suis appliqué à réunir tous ces éléments, afin de rappeler Commerson à la mémoire de nos contemporains, et aussi pour reproduire quelques fragments de ses longs voyages, de ses observations, qui méritent hautement d'être conservés à la postérité.

I.

Philibert Commerson naquit à Châtillon-les-Dombes (Ain) le 18 novembre 1727. Son père était notaire et conseiller du prince de Dombes (1). Philibert était l'aîné de sept frères, et fit une partie de ses études classiques à Bourg en Bresse. Un cordelier, le père Garnier, son professeur de troisième, qui l'avait pris en amitié, lui donna dans ses promenades, quelques notions de botanique. Il n'en fallut pas davantage pour décider en lui une irrésistible vocation.

Après avoir fait à Bourg deux années de rhétorique, il alla achever ses classes à Cluny, en Mâconnais, où existait alors un collége célèbre, dirigé par les Bénédictins (2). Ses parents le destinaient au barreau, mais à peine rentré dans sa famille, il déclara qu'il n'avait aucun goût pour la jurisprudence, tandis qu'un penchant bien prononcé l'entraînait vers l'étude de la médecine et surtout de l'histoire naturelle. Son père, vivement

contrarié dans ses projets d'avenir pour son fils, ne se décida que l'année suivante à le voir changer de carrière et à l'envoyer prendre ses grades à Montpellier. C'était vers la fin de l'année 1747.

Commerson était d'une complexion telle, qu'un simple goût devait bientôt chez lui se changer en une véritable passion. Ardent au travail comme au plaisir, ses simples jeux dégénéraient trop souvent en excès et en violences. Il ne tardait pas à s'en repentir et, revenu à la raison, il s'enfermait pour quelque temps d'une manière absolue; le goût de l'étude reprenait alors ses droits et il faisait des progrès rapides. Il s'occupait déjà de former un herbier qui devait l'emporter en nombre et en rareté sur tous les herbiers connus jusqu'à lui. Pour y parvenir et afin d'enrichir sa collection, il ne respectait rien et ne reculait devant aucune difficulté. Il était toujours en guerre avec les professeurs (3) et surtout avec les jardiniers, dont il ravageait les plantations, à ce point que l'on dut lui interdire l'entrée du jardin botanique de la faculté. Mais cela ne l'arrêtait point, et quand il ne pouvait se procurer ouvertement les plantes qu'il ambitionnait, il n'hésitait pas à escalader les murs de l'école pendant la nuit, au risque des plus vives remontrances et même de plus d'un danger.

Pourvu du grade de docteur, Commerson passa encore quatre années à Montpellier, avant de rentrer dans sa famille, herborisant avec ardeur dans les Cévennes, dans les Pyrénées, sur le littoral de la mer, en Provence et dans les Alpes. Tant de zèle et de savoir l'avaient déjà signalé de toutes parts comme un naturaliste exceptionnel. Le professeur Gouan l'avait fait connaître à Linnée, et celui-ci ayant reçu de la reine de Suède l'ordre de s'occuper d'une description des poissons de la Méditerranée, chargea Commerson d'entreprendre ce travail. Le jeune naturaliste y répondit avec empressement, et il en résulta bientôt une ichthyologie méditerranéenne presque complète, au sujet de laquelle la reine le combla de félicitations et de présents.

En 1755, il entreprit un voyage en Savoie, puis en Suisse, où il alla faire connaissance avec M. de Haller (4). Revenu au pays natal, il ne tarda pas à se rendre en Bourgogne et dans le Bourbonnais, pour étudier les plantes qui habitent les versants de la chaîne de montagnes qui sépare la vallée de la Saône des bassins de la Loire et de l'Allier. Il s'arrêta à l'abbaye de Sept-Fonds, dans le Charolais, où l'un des religieux lui montra, à son grand étonnement, un herbier et un jardin botanique des plus remarquables. Il alla ensuite visiter les bains de Bourbon-Lancy. Un de ses parents était curé de Toulon-sur-Arroux, petite ville du même canton. C'est là qu'il fit la connaissance d'une famille honorable dans laquelle il choisit plus tard une compagne, ce qui le décida à se fixer pendant quelques années, comme médecin, dans cette localité.

Commerson était lié depuis l'enfance avec Lalande, son compatriote, devenu depuis un astronome célèbre, et qui déjà s'était fait dans la science une position distinguée. Il écrivait souvent à cet ami ; ses lettres, empreintes du plus vif enthousiasme pour la botanique, étaient communiquées par Lalande à Bernard de Jussieu qui prit dès lors une haute idée du jeune naturaliste, et ces deux savants se concertèrent pour l'attirer à Paris.

En attendant, Commerson, revenu à Châtillon (1758), y avait rassemblé un nombre considérable de plantes étrangères ; il y avait créé une sorte de jardin botanique et s'était lié, soit directement, soit par correspondance, avec les hommes qui, autour de lui, partageaient les mêmes goûts (5).

Mais déjà les ressources du pays natal ne suffisaient plus à son ardente curiosité. Il méditait des voyages lointains et cherchait à y entraîner ses amis. Le mont Pilat, près de Saint-Étienne, le mont Dore, les Pyrénées, les Alpes l'avaient déjà vu bien des fois gravir leurs sommets et parcourir leurs vallées; mais sa soif de curiosité était devenue infatigable. Sans autre dessein que d'augmenter ses connaissances, il se livrait aux

courses les plus aventureuses et s'exposait parfois aux plus graves dangers. « Je prévoyais dès lors, dit Lalande, que l'historien des martyrs de la science en augmenterait un jour le nombre, en le voyant, même dans sa province, sans occasion, sans émulation, sans société, sans secours, passer des semaines entières, jours et nuits, sans interruption, sans sommeil et sans repos, appliqué à ses recherches de botanique, à l'examen et à l'arrangement des richesses que ses herborisations lui avaient procurées ou que ses correspondances lui avaient acquises. On l'a vu cracher le sang après quelques semaines d'un pareil travail. On le trouvait souvent avec sa lumière longtemps après le lever du soleil, sans qu'il se fût aperçu de la renaissance du jour. »

Commerson partait le plus souvent seul, presque sans argent et sans provisions. Il revenait malade, blessé, meurtri de ses chutes, exténué par la violence de ses exercices et par l'ardeur qu'il apportait à ses recherches. Un jour, comme Absalon, il resta suspendu par sa chevelure au-dessus d'un torrent. Il ne parvint à se tirer d'affaire qu'en s'arrachant les cheveux, et en tombant dans la rivière, au risque de se noyer. Une autre fois, il ne se mettait à l'abri d'une cascade qu'en roulant dans un précipice. En Dauphiné, près de la grande Chartreuse, il fut mordu à la jambe sur une ancienne blessure, par un chien que l'on crut enragé, ce qui l'obligea à garder le lit pendant trois mois.

Ce naturaliste offre à coup sûr l'exemple le plus étonnant du zèle, du courage et de l'abnégation que peuvent inspirer la curiosité et le goût de l'histoire naturelle. La simple indication d'un jardin botanique, d'un riche herbier, ou simplement d'une plante nouvelle, lui suffisait pour entreprendre un voyage. Il poursuivit longtemps et finit par découvrir en Auvergne, chez un pharmacien de petite ville, l'herbier du botaniste Charles, médecin de Gannat, qui avait accompagné Tournefort dans son voyage au Levant. Il en obtint les doubles, qu'il classa

et qui font encore partie des plantes qu'il légua au jardin du roi.

Commerson épousa, en 1760, mademoiselle Antoinette Vivante Beau, de Toulon-sur-Arroux, en Charolais. Cette union fut des plus heureuses. En 1762, il en eut un fils qui, malheureusement, coûta la vie à sa mère (6). Il dédia plus tard à cette charmante personne, sous le nom de *Pulcheria Commersonia*, un genre nouveau. Le fruit de cette plante renferme deux semences réunies et cordiformes. C'était à la fois un ingénieux emblème et un touchant souvenir.

Le chagrin qu'il éprouva de la perte de sa femme et les sollicitations de ses amis finirent par le déterminer, en 1764, à venir à Paris. A peine arrivé, il fut vivement apprécié par tous les botanistes. On songea à l'attacher, comme naturaliste, à la ménagerie du roi; mais l'abbé Lachapelle et Poissonnier, de l'Académie des sciences, le signalèrent à M. de Praslin, ministre de la marine, qui désirait envoyer une expédition aux terres australes, sous le commandement de M. de Bougainville, avec la mission d'y faire des recherches d'histoire naturelle. Commerson prépara sur ce sujet et présenta au ministre un projet remarquable qui servit depuis d'instruction et de guide pour les voyages du même genre (7). Dans une lettre où il parlait de ce projet à son ami M. Bernard, il disait: « Je ne m'oblige pas de réaliser tout « le projet que je propose; j'en exécuterai ce que je pourrai. Je « considère l'histoire naturelle comme un vaisseau qu'on a « commencé d'appareiller. Déjà quelques voiles sont mises; j'y « en ajouterai deux peut-être. Mettra la dernière et prendra le « gouvernail qui pourra. »

M. de Bougainville partit de la rivière de Nantes, le 15 décembre 1766, sur la frégate *la Boudeuse*, et fut dès son départ en butte à une violente tempête qui le força de relâcher à Brest. Commerson, à peine rétabli d'une pleurésie, causée par un excès de travail et par quelque aggravation de sa plaie à la jambe, alla le rejoindre un peu plus tard (8). « Ma santé, écri-

« vait-il à M. Bernard en partant, n'est plus cette santé athlé-
« tique que vous m'avez connue autrefois. Mais qu'importe?
« qu'elle suffise ou non, l'âme doit regagner en force tout ce
« que le corps y perd. Je serai peut-être mangé par les soles ou
« par les requins..... Les vers m'auraient-ils plus épargné?
« Quand vous recevrez cette lettre, je serai parti, et sous les
« meilleurs auspices. J'ai été ici l'enfant gâté de tout le monde.
« On m'écrit de Paris les choses les plus encourageantes. On
« m'annonce pour mon retour le cordon de Saint-Michel, des
« places, des pensions......, toutes les portes, me dit-on, me
« seront ouvertes! Mais la plus belle pour moi sera celle par
« laquelle je rentrerai en Europe. »

Au moment de partir pour cette expédition, et dans la prévision des éventualités qu'elle pouvait entraîner pour lui comme pour sa famille, il voulut faire son testament. Commerson avait alors trente-neuf ans. Il laissait en France son jeune fils, âgé de quatre ans et demi. Ce testament, extrêmement curieux, daté du 15 décembre 1766, fut imprimé en 1774 sous le titre de *Testament singulier de M. Commerson*. Nous le rapporterons intégralement dans l'Appendice qui doit faire suite à cette étude, parce que cette pièce est devenue excessivement rare, et qu'elle honore son auteur à divers points de vue. On y remarquera surtout que c'est à Commerson qu'est due la première idée de la fondation d'un *Prix de vertu*. C'est là bien évidemment que M. de Montyon a puisé la pensée de ses institutions admirables, dont la date ne remonte qu'à 1782, c'est-à-dire seize ans après. Plus heureux que notre naturaliste, M. de Montyon put renouveler sa fondation après les désastres révolutionnaires, et sa fortune comme sa libéralité, lui permirent de l'étendre à plusieurs autres actes. Mais la gloire en remonte à Philibert Commerson d'une manière si positive que nous devons nous empresser de la lui rapporter. Les termes dans lesquels il l'exprime au paragraphe 3 de son testament, ne sauraient laisser aucun doute sur ce point. Voici ce paragraphe :

« Je fonde à perpétuité un prix de *morale*, qui sera appelé « *Prix de vertu*, et qui consistera dans une médaille de 200 « livres, portant pour légende : VIRTUTIS PRACTICÆ PROEMIUM, et « sur le revers : VOVIT IMMERITUS P. C. (Philibert Commerson); « laquelle médaille sera délivrée tous les ans, au premier jour de « janvier, à quiconque, de quelque condition, sexe, âge et pro- « vince du royaume qu'il puisse être, qui, dans le cours de l'année « précédente, aura fait, sans pouvoir être soupçonné d'ambition, « de vanité ou d'hypocrisie, la meilleure action connue, dans « l'ordre moral et politique, telle, par exemple, qu'un généreux « sacrifice de ses intérêts personnels vis-à-vis d'un malheureux, « la libération d'un prisonnier opprimé pour quelques dettes « considérables, mais désastreuses, le relèvement de quelque « honnête famille ruinée, surtout à la campagne, la dotation de « quelque orphelin de l'un et de l'autre sexe, l'établissement de « quelque banque où l'on prêterait aux nécessiteux sans gage « ni intérêts, la construction d'un port dans un endroit néces- « saire, mais échappé à la vigilance du gouvernement, enfin « pour tout acte extraordinaire de piété filiale, d'union frater- « nelle, de fidélité conjugale, d'amour honnête, d'attachement « domestique, de réconciliation, de reconnaissance, d'amitié, « de secours à son prochain, de courage dans les périls pu- « blics, etc..... » (*Voir l'Appendice.*)

Après trois mois de traversée, on arriva au mois de mai à Montévideo. Bougainville en était déjà parti sans donner d'indication précise sur la route qu'il comptait tenir. Ce ne fut qu'au retour des frégates qui l'avaient laissé aux îles Malouines qu'on se décida à l'aller rejoindre au Brésil. L'atterrissement fut difficile. Un tourbillon affreux fut sur le point d'engloutir le vaisseau, à 50 ou 60 lieues du cap Frioul, au-dessus du Paraguay. Le pays qu'il aborda était soumis aux Espagnols. « Reçus « à bras ouverts, écrivait-il, par les gens les plus hospitaliers du « monde, plongés dans l'abondance, nous n'avions rien à désirer « que de jouir quelque temps de ce repos, mais nous savions

« que M. de Bougainville était vivement inquiet sur notre compte. » Il fallut donc remettre à la voile pour Rio Janeiro où l'on arriva en peu de jours.

Commerson et ses compagnons, ralliés par la frégate *la Commandante*, crurent d'abord relâcher dans le paradis terrestre de l'Amérique; mais toutes sortes de disgrâces les attendaient à terre. Autant l'on avait eu à se louer des Espagnols, autant l'on eut à se plaindre des Portugais. Peu de jours après leur arrivée, l'aumônier du navire fut assassiné; on insulta les matelots et les domestiques, on alla jusqu'à provoquer les officiers. Bougainville lui-même fut sur le point d'être arrêté par les ordres du vice-roi, qui s'était effrayé de voir dans le port trois vaisseaux français, en souvenir de l'expédition de Duguay-Trouin. Pour le rassurer, on déposa en vain les poudres dans les magasins portugais, ce qui n'empêcha pas les officiers de demander hautement raison de ces mauvais traitements et de faire trembler le vice-roi jusque dans son palais.

En quittant Rio Janeiro, l'expédition rentra dans la rivière de la Plata, qu'elle remonta jusqu'à Buenos-Ayres, capitale de cette province. Une voie d'eau qui s'était déclarée dans un de leurs vaisseaux, les força de s'y arrêter quelque temps. Le vice-roi proposa à Commerson de l'accompagner à Lima, capitale du Pérou, en traversant par terre tout le continent de l'Amérique. Commerson eût pu rejoindre ainsi l'expédition dans la mer du Sud, mais il préféra partager les périls et la gloire de la flottille, qui se proposait de passer le détroit de Magellan. Les frégates, en effet, partirent au mois de novembre 1767, traversèrent la mer du Sud, en suivant l'itinéraire arrêté par Bougainville, relâchèrent à Taïti, et après mille dangers, arrivèrent à l'île de France, après vingt et un mois de navigation.

Les détails de cette longue traversée sont l'objet de l'ouvrage si connu sous le titre de : *Voyage autour du monde*, par Bougainville. Leur relâche à Taïti a été le sujet de diverses relations. La description de cette île par Commerson a été publiée dans

quelques recueils, après avoir été adressée par lui à plusieurs de ses amis. Nous l'avons reproduite à la suite de cette notice, d'après un manuscrit autographe qui appartient aujourd'hui à la bibliothèque de l'Académie de Mâcon.

Commerson trouva à l'île de France M. Poivre, alors intendant de cette colonie, naturaliste distingué, qui l'accueillit avec un vif empressement. Le ministre avait chargé Poivre de retenir Commerson quelque temps à l'île de France, puis, de l'envoyer à Madagascar, où l'on songeait à faire de nouveaux établissements, pour y poursuivre des recherches analogues. Poivre joignit ses propres instances à celles du ministre, lesquelles étaient presque des ordres. On augmenta son traitement d'un tiers, on y ajouta la table et le logement à l'intendance. Bien qu'il lui en coutât beaucoup de renoncer, pour le moment du moins, au projet qu'il avait formé de rentrer en France, après tant de maux et de périls éprouvés pendant un voyage de 10,000 lieues, il se résolut à poursuivre son ouvrage et à accomplir la tâche qui lui était en quelque sorte imposée.

Pendant son séjour à l'île de France, un jour qu'il se rendait chez lui en voiture, accompagné de quelques officiers, il fut salué et son nom fut prononcé à haute voix par un soldat en faction.— « Qui m'a nommé? » s'écria Commerson étonné d'être reconnu à une si grande distance de sa patrie. Le soldat s'avança et dit qu'il était le fils d'un artisan de Châtillon qui l'avait connu dans son enfance. Commerson l'engagea vivement à venir le voir. Le lendemain, après les premières effusions, ayant demandé au soldat des nouvelles de son pays et de ses parents, ce dernier lui dit qu'à son départ il avait vu toute la famille de Commerson en deuil, mais il ne put lui apprendre lequel de son père ou de sa mère n'existait plus. Notre naturaliste en fut profondément affecté, et il exprima ses appréhensions dans une lettre touchante qu'il écrivit à son frère et que nous avons également conservée.

Cependant, tant de zèle et d'utiles travaux, ne devaient pas

le mettre à l'abri de mille contrariétés inattendues. Un jeune médecin, hautement protégé, fut envoyé à l'île de France, sous le prétexte de partager ses travaux. Commerson s'aperçut bien vite qu'il avait affaire à un homme sans savoir et sans énergie. Il fit tous ses efforts pour l'encourager, pour le stimuler et pour l'instruire, mais il ne réussit qu'à s'en faire un ennemi. Ce personnage écrivit à Versailles contre lui; on diminua et l'on finit par supprimer tout à fait son traitement. M. Poivre s'y opposa de toute son influence, il alla jusqu'à déclarer qu'il le maintiendrait, fût-ce même à ses propres dépens. Commerson refusa, mais touché des instances de son ami, il ne voulut se venger de cette injure qu'en redoublant de dévouement et d'ardeur. Heureusement les démarches de Poivre furent couronnées de succès et Poissonnier obtint que le traitement du naturaliste fût rétabli dans son intégrité.

Dès cette époque (1769), Commerson formait le projet d'aller en Amérique pour comparer les productions de la nature dans les parallèles opposés. « Ayant parcouru déjà tout l'hémisphère aus-« tral, il ne me reste, disait-il, qu'à voir le nord de l'Amérique. « Si le ministre agrée ce projet, jamais on n'aura rien fait de plus « favorable à l'avancement de l'histoire naturelle. Qu'on ne « m'objecte pas que l'hémisphère boréal est déjà assez connu; il « faut voir du même œil pour pouvoir judicieusement compa-« rer. Ma façon d'observer m'est propre, sans cela je ne pour-« rais écrire que sur parole; je suis en état de prouver par une « foule d'observations que les choses même le plus souvent « vues, l'ont été très-mal, et qu'il y a presque autant d'erreurs « à réfuter que de découvertes à faire. »

Il méditait aussi, à la même date, le projet d'établir à l'île de France une Académie qui eût compris toutes les sciences, les arts, l'agriculture, etc., et il en adressa le plan à Lalande (9), mais en même temps il ne cessait de songer à son retour et de s'y préparer. Il chargeait même son ami, M. Vachier, de lui acheter, près du jardin du Roi, une maison, « pour y établir son

« cabinet, y procurer des secours aux étudiants et y instituer à « ses frais un démonstrateur d'histoire naturelle, attendu que « l'on n'y faisait point encore de leçons publiques sur l'histoire « des animaux et des minéraux. »

Et cependant il sentait déjà diminuer sa santé et ses forces, mais non son courage, car à la fin de la même année (1770), relevant à peine d'une longue maladie, il partait pour Madagascar, afin de répondre aux instances de Poivre et aussi pour satisfaire sa propre curiosité. En effet, l'abondance et la nouveauté des récoltes qu'il fit sur cette terre insalubre, le dédommagèrent jusqu'à certain point des dangers et des peines qu'il y éprouva. C'est de là qu'il écrivait à son ami :

« Quel admirable pays que Madagascar! Il mériterait à lui « seul, non pas un observateur ambulant, mais des académies « entières : c'est à Madagascar que je puis annoncer aux natu- « ralistes qu'est la véritable terre de promission pour eux! C'est « là que la nature semble s'être retirée comme dans un sanc- « tuaire particulier, pour y travailler sur d'autres modèles que « ceux auxquels elle s'est asservie ailleurs : les formes les plus « insolites, les plus merveilleuses s'y rencontrent à chaque pas. « Le Dioscoride du Nord, M. Linnée, y trouverait de quoi « faire encore dix éditions revues et augmentées de son *Système* « *de la nature*, et finirait peut-être par convenir de bonne foi « qu'on n'a encore soulevé qu'un coin du voile qui la couvre. »

« ......Vous avez osé calculer les richesses du règne végétal, « ajoutait-il; votre grand législateur ne propose guère que « 7 à 8000 espèces de plantes; on prétend que le célèbre « Shérard en possédait une fois plus, et un calculateur mo- « derne a cru entrevoir le *maximum* du règne végétal, en « le portant à 20,000 espèces!... Eh bien! je vous en ferai « voir à moi seul 25,000, et je ne crains pas d'avancer qu'il « en existe au moins quatre à cinq fois autant sur la surface « de la terre; car pourrais-je me flatter d'être parvenu à en « recueillir seulement le quart ou le cinquième?... »

Il s'élevait en même temps contre l'empressement avec lequel on construisait des systèmes, avant de posséder les pièces les plus importantes, les matériaux les plus riches de chaque série, sur lesquels seuls on aurait pu fonder raisonnablement une classification. « Il me semble voir, disait-il, un mécanicien « occupé à remonter la machine de Marly, dont on ne lui « jetterait les pièces de rapport qu'à poignées, après en avoir « soustrait les trois quarts?... J'en conclus, ajoutait-il, qu'il « faut regarder tous les systèmes faits et à faire pendant long- « temps, comme autant de procès-verbaux des différents états « de pauvreté où en étaient la science et l'auteur à l'époque où « il les a faits (10). »

C'était là, en effet, autant de prévisions du génie, car le temps, après un siècle, les a aujourd'hui pleinement confirmées. Et, à ce sujet, Messieurs, permettez-moi d'exprimer ici une pensée toute personnelle qui m'a souvent préoccupé en réfléchissant sur les classifications en général, et particulièrement sur celles qui se rapportent à la botanique. Nous croyons, me suis-je dit plus d'une fois, avoir saisi le véritable système de la nature, en énumérant le petit nombre de plantes qui sont à notre portée, que nos sens bornés peuvent atteindre; puis, nous avons placé le centre, le noyau du règne végétal dans nos climats tièdes, pauvres, presque déshérités; enfin, nous avons groupé autour de nos plantes malingres, insipides, rabougries, les végétaux gigantesques, aux formes splendides, aux propriétés puissantes, des contrées intertropicales. Eh bien! à mon sens, c'est tout le contraire qu'il eût fallu faire! Linnée, Jussieu, Decandolle eussent dû s'établir dans ces climats généreux qui donnent naissance aux plus riches produits de la terre et du soleil, et fonder leurs systèmes sur ces géants de la végétation qui règnent avec orgueil sur ce sol privilégié. Après en avoir fait les bases du règne végétal, ils seraient descendus successivement aux genres de plus en plus amoindris des régions tempérées et des contrées polaires, afin de compléter ainsi les séries toujours décroissantes du plan

de la nature. N'est-il pas bizarre, en effet, que le colossal Baobab emprunte son nom de famille à notre mauve sauvage, que le Figuier des pagodes se rapporte à l'ortie des champs, que le Fernambouc et l'Acacia soient subordonnés à la fève et à la sensitive, de même qu'en zoologie on a rapporté au type *Chat* les magnifiques espèces des animaux félins ? N'eût-il pas été plus naturel et plus logique de choisir le Bambou des Indes, ou même le Roseau du Midi pour le type de la famille des graminées, plutôt que l'herbe la plus humble de nos prairies, de chercher dans le Léopard, le Lion, le Tigre ou la Panthère le point de départ de la race féline (11)? En un mot, de procéder partout du grand au petit, du superbe au vulgaire, plutôt que du petit au grand, et de l'infime au gigantesque (12)?...

Revenons à notre naturaliste.

Au retour de son voyage à Madagascar, où il avait passé quatre mois, Commerson revint à l'île Bourbon (janvier 1771); MM. de Crémont et de Bellecombe, qui étaient les chefs de cette colonie, désiraient vivement la voir explorer, sous le rapport de l'histoire naturelle, d'une manière aussi complète que l'avait été l'île de France. Commerson ne le désirait pas moins, afin d'achever un ouvrage qui lui avait déjà coûté deux ans de travail. On sait que deux volcans, dont l'un est éteint, occupent à peu près le centre de l'île. Commerson, qui possédait des connaissances très-profondes en physique et en minéralogie, consacra trois semaines à l'étude de ces volcans et de leurs produits : exploration aussi ardue et périlleuse que fertile en observations nouvelles. « La nature, écrivait-il, n'a « donné à l'Europe que de faibles échantillons de ce qu'elle « pouvait faire en ce genre. C'est à Bourbon, comme aux Mo- « luques, aux Philippines, qu'elle a établi ses fourneaux et ses « laboratoires pyrotechniques. J'ai recueilli des choses ineffables « à ce sujet... (13). »

Vers la fin de 1771, Commerson revint de Bourbon à l'île de France. Sa santé était déjà fort altérée; quelques excès de

travail et un défaut de ménagement sur des goûts de diverses natures l'avaient singulièrement affaibli. Une attaque de goutte, maladie héréditaire dans sa famille, des douleurs néphrétiques violentes et répétées, le mirent dans un tel état de faiblesse qu'il ne put suivre MM. Poivre et l'abbé Rochon qui rentraient en Europe. Ses collections d'ailleurs étaient si volumineuses qu'elles n'auraient pu être embarquées sur le navire qui les ramenait en France. D'autres contrariétés achevèrent de le dégouter et de lui ôter son habituelle énergie. « M. Maillard, successeur de Poivre, faisait peu de cas des sciences » (14). Commerson fut renvoyé de l'intendance qu'il avait toujours habitée, et obligé d'acheter une maison pour s'y loger et y déposer ses collections. En butte à toutes sortes de tracasseries, il devint incapable de s'en distraire par le travail; ses maux augmentèrent en même temps que les encouragements et les secours lui manquaient de toutes parts. Enfin, épuisé de fatigues, accablé de chagrins et de souffrance, il succomba, le 13 mars 1773, âgé seulement de quarante-six ans.

Ainsi périssait, jeune encore, cet homme si admirablement doué au physique ainsi qu'au moral, qui, en peu d'années, s'était placé au premier rang parmi les naturalistes de l'époque. L'Académie des sciences, tenue au courant de ses voyages, de ses recherches, de ses découvertes, par le récit de tous ceux qui suivaient des yeux sa personne et ses travaux, voulut, en attendant son retour, lui donner un témoignage éclatant de sa haute estime. Commerson fut nommé associé de l'Académie, en même temps qu'Antoine Laurent de Jussieu, le 21 mars 1773.

Malheureusement, il était mort depuis huit jours (15).

II.

Dix années seulement, ajoutées à cette précieuse existence, eussent été nécessaires, non pour établir d'une manière plus solide la gloire impérissable de Commerson, mais pour que la science pût mettre largement à profit tous ses travaux et toutes ses découvertes. Dix années eussent suffi pour qu'il rassemblât tous les matériaux que sept ans de navigation, de recherches, d'observations de toutes natures, avaient mis entre ses mains, pour qu'il les classât lui-même d'après le plan qu'il avait conçu, pour qu'il rédigeât ses remarques innombrables, et qu'après avoir élevé à l'histoire naturelle un monument digne d'elle et de lui, il pût obtenir de ses contemporains la digne récompense de ses labeurs et de son génie. Ces dix années et cette suprême gloire lui furent refusées; mais, bien qu'il n'ait laissé aucun écrit achevé, aucun travail d'ensemble propre à résumer ses travaux, il nous reste heureusement assez de vestiges de son rapide passage ici-bas, pour que la postérité n'oublie plus ce nom illustre, et pour que la science retire encore longtemps de nouveaux fruits des matériaux savants qu'il nous a légués.

Commerson n'était pas seulement botaniste. Il était versé dans toutes les branches des sciences naturelles. Il cultivait à la fois l'ichthyologie (16), l'entomologie, la conchyliologie et s'appliquait aux observations géologiques et météorologiques. Tous les naturalistes reconnaissent que l'histoire naturelle n'a jamais acquis, à la fois et d'un seul homme, tant de nouveautés et de richesses. Il recueillit dans son voyage près de 5000 espèces de plantes, dont 3000 entièrement nouvelles, parmi lesquelles, 60 genres nouveaux, sans y comprendre les plantes de Taïti, qui furent soustraites ou perdues.

Commerson avait observé à Madagascar une peuplade dont

les hommes sont à peine hauts de trois pieds et demi et qui y forment un corps de nation appelé *Quimosse* (ou kimosse) en langue madécasse. C'est dans cette peuplade que l'on avait cru voir les *Pygmées* de l'antiquité. « Otez-leur la parole, dit « Commerson, ou donnez-la aux singes, grands et petits, et ce « serait le passage insensible de l'espèce humaine aux quadru- « pèdes. » Il avait également étudié (1767) les *Patagons*, dans la baie de Boucaut, au détroit de Magellan. Avant lui, les Patagons avaient été signalés comme un peuple de géants. Commerson en remarqua, en effet, un assez grand nombre dont la taille s'élevait de cinq pieds huit pouces à six pieds; mais il n'en vit jamais aucun qui dépassât six pieds quatre pouces. Il fit ainsi tomber tous les récits des voyageurs qui prétendaient que la taille ordinaire des Patagons était de sept à huit pieds.

Sa relâche à Taïti l'intéressa vivement sous plus d'un rapport. La relation qu'il écrivit de cette île et des mœurs de ses habitants diffère en quelques points de celle de Bougainville. Il ne la fit point imprimer, mais il en envoya plusieurs copies à ses amis (17).

« C'est le seul coin de la terre, dit-il, où habitent des « hommes sans vices, sans préjugés, sans besoins, sans que- « relles. Nés sous le plus beau ciel, nourris des fruits d'une « terre qui est féconde sans culture, régis par des pères de « famille plutôt que par des rois, ils ne connaissent d'autre « Dieu que l'amour. Je lui ai appliqué le nom d'*utopie* que « Thomas Morus avait donné à sa république idéale, etc. »

On peut sans doute reprocher à l'auteur d'avoir en quelque sorte approuvé la licence des mœurs des habitants de Taïti; mais il n'y voyait que l'instinct de l'homme presque à l'état de nature et ignorant encore les lois de la raison. Il admirait en même temps leur intelligence, leur adresse et les rares dispositions qu'ils montraient pour les arts économiques.

Commerson avait emmené avec lui un jeune peintre, M. Jossigny, qui lui rendit de grands services, en dessinant

beaucoup de plantes, avec tous leurs détails pris sur le vivant. Il était aussi accompagné d'un domestique, nommé *Baret*, qui le suivait dans toutes ses herborisations et partageait toutes ses fatigues comme tous ses périls. Ce domestique était une femme, la première assurément qui ait fait le tour du monde. A force de pratique, Jeanne Baret (tel était son vrai nom), était devenue un véritable botaniste. Née en Bourgogne et orpheline, après avoir perdu un procès qui l'avait ruinée, elle s'était résolue à se mettre en service. Elle était chez Commerson depuis deux ans, ainsi que celui-ci le déclare dans son testament, daté de 1766, au moment du départ de l'expédition de Bougainville. Comme elle désirait voyager, elle n'hésita pas à suivre son maître, sous des habits d'homme. Elle avait alors vingt-six ans. Pendant tout le voyage, elle se conduisit avec tant de prudence et de réserve que personne de l'équipage ne se douta jamais qu'elle fût une femme. Cependant à Taïti, elle fut reconnue pour telle par les naturels de cette île, et elle fit l'aveu de son sexe à M. de Bougainville (18).

Il avait encore dressé aux herborisations un petit nègre, qui le suivait dans toutes ses courses et l'aidait dans ses recherches. Ce noir avait beaucoup d'intelligence, et notre naturaliste assure qu'il ne rapportait jamais deux fois la même plante.

Commerson, à l'exemple de Linnée et de la plupart des naturalistes, dédia plusieurs genres nouveaux à ses amis, et s'appliqua, dans ses dédicaces, à mettre en rapport les formes des plantes avec les qualités et les talents des personnes qui en étaient l'objet, ou bien avec les sentiments qu'il leur portait. Nous avons dit qu'il consacra à la mémoire de sa femme la *Pulcheria Commersonia.* Il dédia à l'astronome Lalande le genre *Landea*, puis le *Lalandia*, dont il nomma les espèces: *stellifera*, *astrographa*, *stellicarpa*; il consacra à Jeanne Baret le genre *Baretia*, avec plusieurs espèces nommées : *Bonnafidia*, *oppositiva*, *heterophylla*; à l'astronome Véron, le compa-

gnon de son voyage perisphérique, mort pendant une traversée, le nom de *Veronia tristiflora* (19); à son ami Crassous le genre *Crassuvia* (20), à Turgot, à Dalembert, à Poivre, à Bougainville, à Poissonnier, à Vachier, à Mauduit, à Cossigny, à M. de Marigny, les genres *Turgotia*, *Dalembertia*, *Pevrea*, *Buginvillea* (nyctaginée), *Cossigna*, *Marignia* (sapindacée de l'île de France) (21); enfin, il donna son propre nom à une belle plante qu'il découvrit à Madagascar, en disant qu'il ne faisait en cela qu'user de son droit : (*in imponendo nomine jure meo usus sum*) (22).

On a dit que ce naturaliste avait rapporté le premier la belle plante connue sous le nom d'*Hortensia*; c'est une erreur. L'hortensia, originaire de la Chine, et qui figure souvent dans les peintures chinoises, fut rapportée des Indes par l'astronome Legentil (1771), et reçut de lui le nom de *Lepautia*, en l'honneur de madame Lepaute, femme du célèbre horloger, astronome elle-même qui calcula, ainsi que Lalande, les formules de Clairault, relatives au retour de la comète de Halley, en 1759. Petiver avait désigné la même plante sous le nom de *Sambuco*. Commerson qui l'avait d'abord regardée comme un *Opulus*, puis nommée *Paultia Celestina*, la nomma définitivement *Hortensia*, du nom de mademoiselle Hortense de Nassau, fille du prince de Nassau, bon botaniste, gouverneur de l'île de Bourbon. Jussieu l'a adoptée sous cette dénomination dans son *Genera plantarum;* quelques botanistes la placent aujourd'hui parmi les *hydrangea*.

Les amis de Commerson lui avaient quelquefois reproché son indifférence à publier différents ouvrages qui lui auraient fait honneur, et surtout à envoyer de l'île de France ses principales observations. Mais son ardeur à rechercher, à observer, à rassembler toujours des choses nouvelles, l'étendue immense de ses projets et de ses vues, ne lui eussent pas laissé le loisir de se livrer à un travail d'ensemble. D'ailleurs pour compléter ses travaux et ses écrits, le temps ne lui manquait pas seul : l'argent

et les secours lui faisaient quelquefois défaut; il s'en excusait en écrivant à l'un de ses amis (25 février 1769) :

« Quand vous verrez mes manuscrits, vous douterez que j'aie « pu donner aucun soin à mes collections; tandis que si vous « aviez vu mes collections les premières, malgré tout ce que j'ai « perdu, vous auriez pu craindre que le temps m'ait manqué « pour les dépouiller. Mais aussi il est notoire que sur les vingt-« quatre heures de la journée, j'en ai toujours employé utile-« ment dix-huit....

« ...Je rapporte déjà de mon voyage autour du monde, une « fois plus de plantes que Tournefort n'en cueillit dans son voyage « au Levant. Ma collection seule de fougères et de gramens sur-« passe celles de Scheuschzer et de Plumier. J'ai enrichi à pro-« portion toutes les autres parties de l'histoire naturelle, sans « compter les nouvelles récoltes que je vais faire dans cette île, « dans celles de Bourbon et de Madagascar, etc. (23). »

Placer au milieu de tant de richesses, de tant de choses curieuses et nouvelles, un naturaliste passionné, insatiable, un explorateur aussi infatigable que téméraire, c'était mettre à la plus rude épreuve son zèle et ses forces? Aussi ne pouvait-il se modérer, et, en présence de tant de merveilles qu'il eût voulu recueillir toutes à la fois, faisait-il résolûment le sacrifice de son repos, de sa santé et même de sa vie. On a vu son enthousiasme au moment où il parcourait Madagascar; je trouve encore ceci dans ses notes manuscrites : « Un voyageur disait au roi de « Portugal, en parlant de l'île de Ceylan, que les mers qui l'en-« vironnaient étaient semées de perles, que les bois étaient de « cannelle, les forêts d'ébène, les montagnes couvertes de rubis, « les cavernes pleines de cristal; cette description est exagérée, « sans doute, mais ce n'en est pas moins la plus belle île du monde, « et on peut en dire autant de Madagascar !... »

Personne, en effet, n'avait encore poussé aussi loin la curiosité savante, secondée par un courage aussi persévérant. Personne jusqu'à lui n'avait enrichi la science d'un aussi grand nombre

d'objets précieux et nouveaux ; ses dessins étaient les plus beaux et les plus exacts, ses descriptions les plus lucides que l'histoire naturelle eût encore recueillis. Les 32 caisses contenant ses manuscrits et ses collections, qui parvinrent après sa mort, en 1774, au jardin du Roi furent aussitôt l'objet de l'avide exploration de la plupart des naturalistes de l'époque ; chaque savant, dans sa spécialité, se mit à l'œuvre et fouilla, sans beaucoup de scrupule, peut-être, dans un trésor dont le véritable propriétaire ne pouvait plus profiter pour sa propre gloire. C'est ce qui explique comment personne ne se chargea dans le temps de dresser un catalogue complet de toutes ces richesses et, bien que, depuis lors, tous les naturalistes lui aient rendu une solennelle justice, comment ce travail est devenu tout à fait impossible aujourd'hui. A ce propos, que l'on me permette de rappeler une allégorie orientale qui me semble tout à fait applicable au sujet. « Un jeune prince, dit la légende, à force de labeur, de persévérance et de courage, parvint à saisir la noix précieuse que portait la plus haute branche de l'arbre de la science ; il l'ouvre : toutes sortes de merveilles s'en échappent. Ceux qui n'osant ou ne pouvant grimper, se sont arrêtés au pied de l'arbre, s'élancent en foule sur cette proie, s'en emparent et, de la noix mystérieuse et féconde, il ne reste aux mains du véritable et hardi conquérant que les deux coquilles vides. »

Commerson avait sans doute le pressentiment de ce qui pourrait lui arriver à cet égard, car voici ce qu'il écrivait à Lemonnier en lui envoyant de l'île de France un paquet de plantes et de graines : « J'ai seulement une prière à vous faire, « c'est de me conserver la priorité de date pour les choses « vraiment nouvelles que vous communiquerez à d'autres. « Entre vos mains, je connais toute la sûreté du dépôt ; mais, « permettez-moi de vous l'observer, il est dans la république « des lettres, comme dans les ruches à miel, des bourdons « lourds et oisifs qui ne vivent qu'aux dépens des abeilles

« actives et industrieuses. J'en ai déjà senti plusieurs fois la « dent famélique et perfide (24). »

Commerson, dit Lalande, était d'une taille moyenne, mais avantageuse; il avait les yeux noirs et grands, le nez aquilin; sa complexion était délicate, sèche, sanguine et très-vive. Il était sobre, mais trop peu réservé sur d'autres points. Sa société était pleine d'agrément, car il avait beaucoup d'érudition et de mémoire. Il n'aimait pas le jeu, si ce n'est le jeu d'échecs; il fuyait la société et les spectacles, parce qu'il n'y voyait que du temps à perdre. Il ne prenait intérêt qu'à ce qui pouvait l'instruire ou servir à l'instruction des autres. Il aurait voulu rendre botanistes tous ceux qui l'approchaient. Sa conversation était vive, énergique, remplie de saillies, de causticité et de hardiesse; aussi se faisait-il assez d'ennemis, quoiqu'il fût d'ailleurs plein de franchise et de générosité. Son caractère était violent, impétueux, extrême en tout. Les obstacles ne servaient qu'à exciter son courage. « La gloire, disait-il, comme la for« tune, veulent des gens tenaces et hardis. »

Il était très-versé dans la littérature. Il parlait, il écrivait fort bien le latin et aimait particulièrement à citer Ovide. Son style est concis, clair, spirituel, quelquefois élevé et même poétique, comme sa correspondance en donne des preuves fréquentes. Il disait souvent qu'il ne croyait pas à la médecine. Il était pourtant fort lié avec plusieurs médecins dont il faisait le plus grand cas. Lui-même avait exercé cet art pendant plusieurs années, et sa pratique, dit-on, était des plus heureuses.

Commerson avait laissé en France d'excellents amis. Il leur écrivait assez régulièrement dans les loisirs des traversées et des relâches de son long voyage. J'ai été assez heureux pour recueillir de nombreux fragments de cette correspondance, qui est des plus intéressantes à divers points de vue, et que je me propose de publier. Je me félicite d'avoir pu rassembler ces précieux documents afin de faire mieux connaître et apprécier l'un des plus glorieux martyrs de la science, l'un des savants

à qui l'histoire de la nature doit le plus grand nombre de découvertes, l'un de ces hommes rares et généreux qui, dans leur culte exclusif pour le vrai savoir, se dévouent corps et biens à ses développements, et dédaignent sans arrière-pensée tout ce qui ne saurait concourir au noble but qu'ils se sont proposé.

Messieurs, encouragé par l'accueil que vous avez daigné faire à quelques notices analogues, j'ai encore détaché le nom d'un illustre naturaliste de la galerie que j'ai entreprise, dans la pensée de remettre en lumière les travaux des savants trop oubliés de nos jours. Bien que Commerson ait appartenu aux sciences médicales, et que l'un de ses petits-neveux soit encore aujourd'hui pharmacien dans sa ville natale, ce n'est point par ces motifs que je prétends justifier cette sorte d'infraction à nos usages académiques; mais je crois qu'il est toujours utile de donner en exemple aux jeunes élèves les hommes qui se sont hautement distingués dans les sciences sur lesquelles s'appuie leur profession. Le zèle que peut inspirer l'amour de la nature, le courage, l'abnégation qu'exigent ces difficiles recherches, les satisfactions ineffables qu'elles procurent, l'honneur d'avoir conçu et accompli un vaste dessein, tels sont sans doute les mobiles de cette belle étude et les dédommagements presque certains qui y sont attachés. Mais un prix bien supérieur à mes yeux, ce sont les souvenirs et la reconnaissance de la postérité. Or, après la statue qui fait revivre les traits du savant comme ceux du héros, je ne vois rien de plus propre à récompenser de si nobles efforts que l'attention religieusement émue d'une assemblée comme celle qui m'écoute, c'est-à-dire d'hommes d'intelligence et de savoir, au récit des maux éprouvés, des périls encourus par d'autres hommes qui, sans en recueillir la gloire, ont sacrifié jusqu'à leur vie au triomphe de la science et de la vérité.

NOTES.

NOTES.

(1) Georges-Marie Commerson, père du naturaliste, était châtelain de la seigneurie de Romans, à une lieue de Châtillon. Cette circonstance justifierait jusqu'à un certain point la particule que quelques personnes plaçaient devant son nom, Bougainville entre autres, mais que Commerson lui-même ne prit jamais.

(2) C'est à Cluny que Commerson se lia d'amitié avec M. Vachier, depuis docteur en médecine et qui resta toujours son meilleur ami. M. Vachier avait conservé beaucoup de lettres et de manuscrits de Commerson. M. Ochier, son parent, aussi docteur médecin à Cluny, a donné plusieurs de ces manuscrits et autographes à l'académie de Mâcon, entre autres, l'abrégé du grand ouvrage du comte de Marsigli sur les poissons du Danube, et plus tard, la description de l'île de Taïti, adressée par Commerson à son ami, le docteur Dumolin de Cluny.

(3) Avec Sauvages surtout, alors professeur de botanique, qui lui avait fait défendre l'entrée du jardin. Il en conçut contre ce professeur un ressentiment qui se montre assez souvent dans ses manuscrits. Il ne manquait jamais l'occasion de le réfuter dans ses leçons ou dans ses livres et il notait avec soin toutes les fautes qui s'étaient glissées dans ses écrits sur la botanique. On trouve la trace de ce ressentiment dans plusieurs de ses lettres, notamment dans sa lettre à L. Gérard, du 15 décembre 1757.

(4) A la même époque, il alla voir Voltaire, à sa campagne des *Délices* près de Genève. Celui-ci lui offrit de le prendre pour secrétaire, avec vingt louis de traitement. On pourra voir dans sa lettre à M. Bernard (15 décembre 1757), les motifs de son refus.

(5) MM. Bernard, conseiller à Bourg, Latourette et Rozier, à Lyon, de Béost, à Dijon, etc.

(6) Ce fils, Anne-François-Archambaud Commerson, fut élevé par son oncle maternel, curé et prévôt de Toulon-sur-Arroux; après avoir exercé quelques fonctions publiques, il devint maire de Toulon, et mourut en 1834. Sa mère était fille de Jean Beau, notaire royal à Genouilly en Charolais et de Françoise Bertherand.

(7) Il regardait ce *Projet de recherches* comme pouvant aussi servir de réponse à ceux de ses parents ou de ses amis qui, en cas de malheur, auraient pu dire: *Qu'allait-il faire aux terres australes?*

(8) Il partit de Rochefort, au commencement de février 1767, sur la flûte *l'Étoile.*

(9) Voir la Correspondance.

(10) Peu content des systèmes qu'il avait trouvés établis avant lui, il s'en forma un entièrement nouveau. Il voulait même préparer plusieurs herbiers uniformes et les plus complets possibles qui seraient déposés dans les principales villes de l'Europe, pour que les élèves en botanique, ayant partout sous les yeux les mêmes plantes, ne fussent plus exposés à se tromper sur la synonymie.

« On ne sera pas étonné, écrivait-il à ce sujet à Crassous, de trouver « dans mes herbiers les mêmes échantillons des mêmes espèces de plantes « si fort répétés, quand on saura que mon dessein a été, en les multi- « pliant, de me procurer les moyens de faire plusieurs herbiers corres- « pondant les uns aux autres sous les mêmes numéros, pour les déposer « dans les principales Académies royales et impériales de l'Europe, et « cela autant pour perpétuer la mémoire de notre voyage périsphérique, « que pour laisser d'un bout de l'Europe à l'autre des objets de compa- « raison qui contribueraient, peut-être plus que tous les ouvrages que « l'on a faits jusqu'à ce jour, à perfectionner la botanique et à instruire « les commençants. Il est quelquefois si difficile de concilier les auteurs « les uns avec les autres, soit par la faute des planches, soit par l'inexac- « titude des descriptions, que cet obstacle est capable de rebuter les plus « zélés. Ajoutez à cela la surcharge immense des différents noms impo- « sés par les différents botanistes aux mêmes plantes, par l'erreur où

« l'on a été jusqu'à présent de croire pouvoir transmettre leurs caractères spécifiques avec leurs nomenclatures, comme si l'on pourra jamais obtenir les caractères qu'on ne connaisse toutes les espèces existantes d'un même genre, pour les pouvoir comparer ensemble, en leur donnant enfin des caractères exclusifs. Persuadé, par ma propre expérience et par les découvertes que j'ai faites de nouvelles espèces et de nouveaux genres, que ce travail est le même que celui de rouler le rocher de Sisyphe, je me suis attaché depuis longtemps à travailler à une réforme entière des trois règnes de la nature (le végétal et l'animal surtout); et j'ai tâché d'approprier à chaque espèce, soit de plantes, soit de quadrupède, oiseau, poisson, etc., etc., un nom d'espèce plus fixe encore et plus déterminé que celui du genre même, afin que, quelque ampliation ou correction que souffre son signalement fait pour rester dans le portefeuille, la mémoire ne soit invariablement chargée que d'un nom simple, soit pour le genre, soit pour l'espèce. Si je suis obligé, en proposant mon système, de réformer les phrases des naturalistes qui m'ont précédé, d'autres, par la suite, en feront de même des miennes. *Dies diem docet.* L'histoire naturelle est encore dans son berceau. Je la compare à un grand navire neuf qu'on va lancer à l'eau; il est question de lui appareiller les voiles, déjà quelques-unes sont mises; si j'en ai ajouté quelque autre, j'en ai assez fait; attachera la dernière, et prendra le gouvernail qui pourra.
« Ainsi donc, animé des motifs que je viens d'exposer, j'ai cru que rien ne serait plus utile que plusieurs herbiers faits par la même personne qui aurait beaucoup vu, beaucoup comparé, et qui, d'après tous ces avantages et celui de la collection la plus riche qui ait jamais existé, aurait imposé à ces mêmes plantes des noms et des numéros invariables. Ces différents répertoires étant admis dans les capitales de l'Europe, chacun pourra y voir de quelle plante on veut parler sous tel nom. Un ouvrage général, fait sur les mêmes herbiers, serait une clé à la portée de tout le monde, et un moyen de s'entendre sans quiproquo. Les commençants seraient déchargés du travail éternel de faire des herbiers, qui leur consument un temps infini, et qui néanmoins restent toujours bornés et très-imparfaits. Dans chacune des villes où l'on aurait déposé un de ces herbiers, quelque jeune botaniste serait chargé d'en faire la démonstration à certains jours de la semaine. Moi-même je prétends créer une fondation à ce sujet et laisser au moins 1000 livres de gages au phytothécaire que j'établirai à Paris, sous les conditions que je détaillerai en temps et lieu, etc. »

Son herbier particulier était en effet le plus considérable connu. Ayant écrit à Haller qu'il avait recueilli 30,000 plantes, celui-ci lui répondit qu'il voulait dire sans doute 30,000 échantillons. Il desséchait des branches entières d'arbustes et d'arbres avec les fleurs et les fruits.

Voici les noms des villes auxquelles il destinait un duplicata de ses herbiers. Elles sont au nombre de vingt : Paris, Londres, Amsterdam ou Leyde, Vienne, Rome, Madrid, Saint-Pétersbourg, Upsal ou Stockholm, Bâle, Turin, Genève, Venise, Montpellier, Copenhague, Gênes, Bologne, Florence, Berne, Leipsick et Berlin.

(11) Un éminent zoologiste m'a assuré que le chat n'en était pas moins le type le plus achevé, le plus complet de la race féline, et que, d'après l'étude anatomique si approfondie qu'en a faite M. Strauss, il représentait avec une fidélité parfaite tout l'ensemble des caractères que l'on remarque parfois séparés dans les grands animaux de cette famille. Il s'est même servi, pour me convaincre, d'une comparaison qui m'a paru aussi ingénieuse que saisissante. « Le Chat, me disait M. Valenciennes, est au Léopard, au Lion, au Tigre, à la Panthère, ce que nos cartes de visite photographiées sont à une statue. Les détails en sont plus fins, plus réduits, mais infiniment plus vrais et plus exacts. »

(12) Buffon, qui n'est rien moins que plaisant, s'est pourtant égayé sur les classifications botaniques. Pour rendre justice à Tournefort, il s'est un peu moqué du système de Linnée, fondé sur le nombre des étamines. « Comme les caractères des genres, dit-il, sont pris sur des parties ex- « trêmement petites, il faut aller, le microscope à la main, pour recon- « naître un arbre ou une plante; la grandeur, la figure, le port exté- « rieur, les feuilles, toutes les parties apparentes ne servent plus à rien; « il n'y a que les étamines, et si l'on ne peut pas voir les étamines, on « ne sait rien, on n'a rien vu. Ce grand arbre que vous apercevez n'est « peut être qu'une pimprenelle; il faut compter ses étamines pour savoir « ce que c'est, et comme ses étamines sont souvent si petites qu'elles « échappent à l'œil nu ou à la loupe, il faut un microscope; mais mal- « heureusement encore pour le système, il y a des plantes qui n'ont point « d'étamines, il y a des plantes dont le nombre des étamines varie, et « voilà la méthode en défaut comme les autres, malgré la loupe et le « microscope (Premier discours, t. I, p. 10, édition Flourens). »

(13) « C'est là, écrit-il au ministre de la marine, que j'eus la satisfaction « d'annoncer et de faire connaître aux habitants de Bourbon, qu'entre « autres richesses végétales que possédait leur territoire, ils foulaient « aux pieds, le *Galanga*, l'*Acorus*, la *Squine*, le *Cubèbe*, la *Gomme élémi*, le « *Pareira brava*,, etc toutes drogues officinales qu'on leur renvoie d'Eu- « rope, toujours pour le moins surannées, après les avoir exportées ori- « ginairement de l'Inde, de la Chine et du Brésil. »

(14) Lalande, *Éloge de Commerson.*

(15) Commerson n'est pas le seul savant que les honneurs académiques aient été chercher jusque sur le théâtre de leurs découvertes lointaines. Joseph de Jussieu avait été nommé adjoint de l'académie des sciences en 1743, pendant son long séjour dans l'Amérique méridionale. Plus près de nous, M. Gaudichaud, pharmacien de la marine, fut élu membre titulaire, en 1837, pendant son voyage au Brésil, sur le navire *la Bonite*.

(16) Commerson n'est guère connu que comme botaniste et comme voyageur. Il s'était pourtant occupé avec succès de toutes les autres branches de l'histoire naturelle. Son histoire des poissons de la Méditerranée est fort appréciée des zoologistes. En 1763, un libraire de Lyon, M. Duplain le jeune, lui avait proposé de la publier en deux volumes in-4°. « Il ne lui restait qu'à transcrire, dit Lalande (Éloge, page 6), et quelques synonymes à y ajouter; il lui manquait aussi les Ichthyologies d'Aldrovande, de Willoughby et de Belon, qu'il n'avait jamais vues; mais il était occupé dans ce temps-là à se procurer des livres d'histoire naturelle qu'il faisait chercher de toutes parts et qui lui manquaient encore, parce qu'il avait plus étudié la nature que les auteurs. Cet ouvrage devait être accompagné des plus belles figures, qu'il devait aller faire dessiner sur les originaux et sur les côtes de la Méditerranée, avec un dictionnaire et une bibliographie qui contiendrait une notice et un jugement raisonné sur tous les auteurs qui ont écrit sur cette matière, tels que Aldrovande, Gesner, Willoughby, Belon, Catesby, Marsigli, Gronovius, Séba, Rumphius, Petiver, Merret, Sibbald, Schwenkfeld. « Je vais moi-même, écrivait-il au « libraire, parcourir toutes les côtes du golfe de Lyon, depuis l'extrémité « du Roussillon jusqu'à celle de la Provence, sans oublier une bonne station « dans l'île de Minorque; je sais tout ces pays là par cœur; je connais « les voies les plus sûres pour réussir. Je vous ferai parvenir aussitôt les « poissons pour les faire dessiner sur le frais; par là nous aurons un corps « de figures originales et uniques dans ce genre, qui plairont même « aux naturalistes qui proscrivent les figures et ne veulent que des des- « criptions.

M. Poivre, depuis intendant de l'île de France, habitait alors sa campagne de la Fréta, près de Lyon; il offrit de faire ces dessins lui-même et il en était fort capable; malheureusement, une maladie que Commerson éprouva la même année, et, l'année suivante, les préparatifs de son voyage à Paris suspendirent cette publication.

Plus tard, M. de Lacépède, continuateur de Buffon, se servit des manuscrits et des dessins rapportés par Commerson de son voyage autour du monde, et transcrivit dans son *Histoire des poissons* les phrases latines de ce grand naturaliste. M. Duméril et M. Valenciennes mirent en ordre tous ces matériaux et y ajoutèrent tous les renseignements acquis depuis cette époque.

M. Ochier, de Cluny, a offert à l'académie de Mâcon, un manuscrit autographe de Commerson, ouvrage de sa jeunesse, qui contient l'abrégé du grand travail du comte de Marsigli sur les poissons du Danube.

(17) Celle que nous reproduirons dans l'appendice à cette notice, fut adressée au docteur Dumolin, de Cluny ; l'académie de Mâcon l'a publiée dans le deuxième volume de ses Annales, p. 329 et suiv. 1857. La même relation qu'il avait adressée à Lalande, fut insérée dans le *Mercure de France* de novembre 1769.

(18) Voici ce qu'on lit à ce sujet dans le *Voyage autour du monde* de Bougainville.

« Tandis que nous étions entre les grandes Cyclades, quelques affaires m'avaient appelé à bord de l'*Étoile*, et j'eus occasion de vérifier un fait assez singulier. Depuis quelque temps il courait un bruit dans les deux navires que le domestique de M. de Commerson, nommé Baré, était une femme. Sa structure, le son de sa voix, son menton sans barbe, son attention scrupuleuse à ne jamais changer de linge, ni faire ses nécessités devant qui que ce fût, plusieurs autres indices avaient fait naître et accréditaient le soupçon. Cependant comment reconnaître une femme dans cet infatigable Baré, botaniste déjà fort exercé, que nous avions vu suivre son maître dans toutes ses herborisations, au milieu des neiges et sur les monts glacés du détroit de Magellan, et porter même dans ces marchés pénibles les provisions de bouche, les armes et les cahiers de plantes avec un courage et une force qui lui avait mérité du naturaliste le surnom de sa bête de somme ? Il fallait qu'une scène qui se passa à Taïti changeât le soupçon en certitude. M. de Commerson y descendit pour herboriser ; à peine Baré, qui le suivait avec les cahiers sous son bras, eut mis pied à terre, que les Taïtiens l'entourent, crient que c'est une femme, et veulent lui faire les honneurs de l'île. Le chevalier de Bournand, qui était de garde à terre, fut obligé de venir à son secours et de l'escorter jusqu'au bateau. Depuis ce temps il était difficile que les matelots n'alarmassent quelquefois sa pudeur. Quand je fus à bord de l'Étoile, Baré, les yeux baignés de larmes, m'avoua qu'elle était fille : Elle me dit qu'à Rochefort, elle avait trompé son maître en se présentant sous des habits d'homme au moment même de son embarquement ; qu'elle avait déjà servi comme laquais un Genevois à Paris, que née en Bourgogne et orpheline, la perte d'un procès l'avait réduite dans la misère, et lui avait fait prendre le parti de déguiser son sexe ; qu'au reste elle savait en s'embarquant qu'il s'agissait de faire le tour du monde, et que ce voyage avait piqué sa curiosité. Elle sera la première, et je lui dois la justice qu'elle s'est toujours conduite à bord avec la plus

scrupuleuse sagesse. Elle n'est ni laide, ni jolie, et n'a pas plus de vingt-six à vingt-sept ans. Il faut convenir que si ces deux vaisseaux eussent fait naufrage sur quelque île déserte de ce vaste océan, la chance eût été fort singulière pour Baré. » (*Voyage autour du monde*, par Bougainville, t. 2, p. 156-159).

Cette femme a été désignée sous plusieurs noms : Jeanne Baré, Baret, Mme Barre, de Barre ; Commerson, dans son testament la nomme Jeanne Baret, dite de Bonne foi. Elle était chez lui depuis le mois de septembre 1764 Dans le testament qu'elle fit elle-même à Châtillon-les-Dombes, en 1775, elle prend les noms de Jeanne Mercedier, veuve d'Antoine Barnier, dite de Barre.

Ces détails m'ont été fournis par M. J. B. Jauffred, pharmacien à Châtillon-les-Dombes, membre du jury médical de l'Ain, petit-neveu par sa mère de Philibert Commerson.

Que ce soit la curiosité ou tout autre sentiment qui ait entraîné cette femme sur les pas du naturaliste, il lui fallait un courage et une force d'âme assez rare pour accomplir un pareil dessein. C'est elle qui ferma les yeux de Commerson, à l'île de France, où, après sa mort, elle épousa un soldat. Rentrée en Europe, elle vint finir ses jours à Châtillon et, par souvenir et vénération pour son ancien maître, elle laissa tout ce qu'elle possédait aux héritiers naturels du célèbre botaniste. Les termes de la dédicace que lui fit Commerson d'une plante, sous le nom de *Baretia*, permettent de croire que sa vertu égalait son courage et sa résolution. Cette plante présentait des caractères sexuels assez douteux. Voici cette dédicace :

« ...Hæc planta vestitu seu foliis sic illudens insignata est nominibus « viraginis istius quæ, mutatis in viriles vestibus et mente fœmininis, « totum orbem, curiositatis causâ, nobiscum etiam insciis, terrâ mari- « que ausa est emetiri, toties quæ vestigia illust. Principis Nassauvii « et nostra, agili pede secuta per altissimas freti Magellanici alpes pro- « fundissimasque insularum Australium sylvas; Dianæ instar pharetrata, « Minervæ instar, sagax et austera, ferarum hominumque insidias, non « sine plurimo vitæ et pudicitiæ periculo, sospes et integra, afflante pros- « pero numine quodam, evasit; sui sexûs prima quæ integrum terraquei « globi circulum absolverit, emensis plus quam quindecim leucarum « millibus. Tot huic heroidi debemus plantas primum lectas, tot industriâ « dessiccatas, tantas insectorum conchyliorumque collectiones, ut mihi « et aliis rerum naturalium æstimatoribus nefas sit summos floræ honores « ei non rependere... »

(19) M. Véron, jeune et habile astronome, qui faisait partie de l'expédition, mourut dans le cours du voyage, à Timor, en 1770, à peine âgé

de trente-quatre ans. Commerson, qui l'estimait beaucoup, écrivait à Lalande à cette occasion.

« Mon pauvre ami et compagnon de voyage, pour la partie astrono- « mique, M. Véron, est mort plein de mérite et de travaux :

« Sic vos non vobis cernitis astra
. . . . Curritis arva } Sophi.

« Une fleur en étoile, qui ne fait que se montrer pendant quelques « heures, et qui, sur un fond noirâtre, est toute parsemée de larmes, a été « consacrée pour porter à jamais le deuil de ce pauvre garçon, sous le « nom de *Veronia tristiflora!* »

(20) Voici en quels termes il exprimait son amitié pour Crassous en lui dédiant la plante qu'il a nommée *Crassuvia* (cette plante avait été décrite par Linnée sous le nom de *Cotyledon laciniata*. Jussieu lui a rendu son premier nom).

« Rationes quæ me induxerunt ad constituendum sui juris genus, ex « priori descriptione satis patent; adde quod volupe fuit huic plantæ « adscribere nomen aliunde convenientissimum, amici Monspelliensis « dum olim gauderem, D. Petri Stephani Crassous, juri et medicinæ « consulti, in litteris tum antiquis, tum nuperis versatissimi, nec « in scientiis naturalibus extranei, qui sæpe sæpius nobiscum per agros « Monspellienses, herborisandi gratiâ, discurrendo, laboris et itineris « tædium fallere solebat inexhaustis colloquiorum salibus et lenociniis. « Veteris itaque sodalitii hic sit commemoratio simul et amicitiæ dis- « tantiâ locorum interruptæ redintegratio. »

(21) Il dédia aussi une plante très-épineuse, sous le nom de *Colletia omnispina*, à Philibert *Collet*, son compatriote, qui avait critiqué amèrement et sans modération la méthode de Tournefort, après avoir lui-même proposé une méthode assez bizarre, fondée sur la forme et la situation des feuilles. Voici les termes de cette dédicace :

« Cum autem *Collet* vir fuerit sermone acris, vindictæ ardens, calamo « polemico mordax, plantam ipsi concessimus spinosissimam et ex omni « parte pungentem; is est idem qui methodum Tournefortianam novis- « sima luce fulgentem impugnavit, litteris quibusdam raris sed incele- « bribus tanti enim auctoris gloriam obscuratus est. »

Lamarck a conservé à la même plante le nom spécifique de *Spinosa*, et Ventenat celui de *Horrida*.

(22) Sonnerat avait donné le nom de *Commersonia* au *Butonia* de Rumph, de la famille des myrthées, que Jussieu avait nommé *Polycardia*. Forster

avait aussi donné le même nom au *Restiaria* de Rumph, arbre de la famille des Tiliacées, observé à Otaïti et aux Moluques.

En ichthyologie, on a nommé *Commersoniens* plusieurs poissons : un chironète, un able, un exocet, un bagre, un turbot, un stoléphore, un labre, un scombre, et plusieurs autres, dont une espèce porte le nom de *Commersonii*, en mémoire du célèbre et intrépide voyageur.

(23) Commerson avait recueilli des matériaux immenses. L'herbier qu'il légua au jardin du Roi, par son testament en date de 1766, comprenait déjà 200 volumes in-folio. On a vu qu'après sa mort le ministre fit venir de l'île de France les collections et les manuscrits qu'il y avait laissés. Trente-deux caisses arrivèrent en effet en 1774. Malheureusement, toutes ces richesses furent disséminées et intercalées dans les collections générales. Ce qu'il en reste aujourd'hui au Muséum consiste ; 1° en plantes assez nombreuses, en fragments de zoologie, d'ichthyologie, 2° en dessins de plantes et de poissons ; 3° en manuscrits.

Les plantes récoltées, desséchées, nommées et décrites par Commerson ne forment pas un herbier spécial. Elles ont été distribuées à diverses époques dans l'herbier général du Muséum ; mais elles portent toutes les étiquettes et la signature de Commerson.

Les dessins, au nombre de 1500 environ, sont contenus dans cinq portefeuilles, dont trois de botanique et deux de zoologie. Ils portent tous sa signature ou celle de Jossigny. Ces dessins à la plume ou au crayon, réunissent tous les détails de chaque plante et sont, avec ceux de Plumier, les plus beaux que possède le Muséum de Paris.

Plusieurs autres cahiers et portefeuilles contiennent des manuscrits incomplets, souvent de simples notes en forme de brouillons, destinées à être revues et mises au net. Trois de ces cahiers se rapportent à la botanique et deux autres aux poissons, aux oiseaux et aux mammifères.

La Bibliothèque conserve en outre un volume complet sur les plantes de Bourbon. Il est intitulé : *Insularum borbonicarum florilegium* ; in-folio ; ainsi qu'un cahier ayant pour titre : *Catalogue sommaire* des plantes communes aux îles de France et de Bourbon, déjà comprises dans les observations faites à l'île de France, avec cette épigraphe :

Quæ regio in terris nostri non plena laboris?

Les notes qui y sont contenues ont principalement pour objet d'en déterminer l'*habitat*.

Enfin on y trouve encore un volume in-folio, incomplet, contenant des notes extraites de divers ouvrages, relatives à l'histoire naturelle, et tirées de différents auteurs, principalement des *Lettres édifiantes* des missionnaires; plus, deux volumes in-folio, incomplets aussi, contenant les

notes recueillies jour par jour par Commerson durant son voyage. Malheureusement, ces notes n'ont pas été continuées. Chacun de ces volumes ne renferme pas plus de trente à quarante pages écrites; quelques-unes de ces notes sont très-piquantes et spirituelles.

L'herbier de Lemonnier contenait environ 5,000 plantes provenant du voyage de Commerson. Ces plantes figurent encore dans l'herbier de Lemonnier qui appartient à M. Delessert.

C'est à Commerson que l'on doit le *Cheirogale* (*Cheirogaleus*), genre nocturne de la famille des Lémuridés. qu'il observa à Madagascar. Cet animal se trouve figuré dans ses portefeuilles conservés au Muséum de Paris, et fut nommé par Étienne Geoffroy Saint-Hilaire (de χεὶρ, main, et γαλῆ, chat, main de chat), qui en fit insérer plusieurs figures dans les *Annales du Muséum*.

(24) Commerson, dit Cuvier, était un homme d'une activité infatigable et de la science la plus profonde. S'il eût publié lui-même le recueil de ses observations, il tiendrait un des premiers rangs parmi les naturalistes. Malheureusement, il est mort avant d'avoir pu mettre la dernière main à la rédaction de ses écrits, et ceux à qui ses manuscrits et son herbier ont été confiés les ont négligés d'une manière coupable. (Cuvier, *Histoire des sciences naturelles*, t. V, p. 93-95.)